

Lucie ne sait pas pourquoi un jour elle a posé la question.

Elle s'est échappée d'elle. N'a pas pu la retenir. Elle avait été là, entre eux, comme une herse. André a juste tourné la tête et n'a pas dit un mot. C'est sa main qui a parlé. Et ce n'était pas un démenti. Elle disait que oui – en effet – peut-être... À la fois évasif et sûr.

Une autre. Une autre femme.

Lucie n'a rien dit. N'a pas bougé. Impossible. Le ciel s'était écrasé.

Un sursaut – comme juste avant le sommeil. Ses contours se dérobent. Elle ne comprend pas. Si ce n'est que le monde se partage.

Il y a des gestes qui restent en suspension – et qui se figent dans l'air. Dans le cadre où ils sont advenus. Ce mouvement d'André est gravé là – dans ce lieu. Il y a laissé son empreinte. Plus jamais Lucie n'est retournée dans ce petit bois de résineux où le geste est inscrit à jamais. Prisonnière de ce qui lui a échappé. Pas même un mystère. Un événement – indéchiffrable.

Elle en est restée démunie – rien à tenter. Cela est.

Aucune question ne l'intéresse plus désormais. Alors, les réponses...

Elle est dans la dépossession. Des personnes – des choses – du mot – d'elle-même aussi.

Dans ce mot perdu il y a la clef de tout.

Mais le mot est perdu... Le chercher est inutile. Inutile et présomptueux.

Elle ne sait pas si chacun a son mot perdu. Mais Lucie sait que son mot perdu contient tout le mystère de la vie. Sa vie est impénétrable puisque le mot perdu. Alors elle tourne autour d'elle-même cherchant le moindre reflet du secret – même inintelligible. L'ombre du mot perdu lui donnerait l'idée d'une forme... Même mensongère.

Le mot perdu est une figure du vide. Un tabernacle – rien au dedans. Un vide qui contient le sens.

On ne pose jamais les bonnes questions – on pose les siennes – pas celles de l'autre.

*On ne sait bien que ce qu'on a perdu
La tasse à café abandonnée sur la table en fer
du jardin
Le regard au-dessus du bol du petit-déjeuner
Les promenades et l'odeur des pins partagée
Les fous rires et l'anodin
La connivence du jour et de la nuit
La chaleur de son corps
Sa main dans les cheveux
Et les expressions – les mobilités*

Elle a été heureuse autrefois... Dire qu'André lui manque? Ce n'est pas ce qu'on

pourrait dire... Pas ses mots. Peut-être ses silences ou ses attitudes. Le mouvement de la main qui dit l'agacement. Cette position de biais sur la chaise pour signifier le désaccord. Ce qui est du corps – il dit, ne triche pas. Le front contre la vitre du jardin et ses longues méditations. Ses sourires pour rien. Surtout ses sourires. Et ses mains pleines de caresses.

L'air qui ne se déplace plus de la même manière. L'ombre de la maison n'a plus la même finesse. Règne comme une pesanteur.

Si quelque chose a été trompé, ce n'est pas elle. C'est leur monde.

C'est comme pour le puits.

Le puits cache quelque chose – un secret – un chant d'autrefois – une lettre dans une bouteille...

Le puits cache quelque chose qu'elle ne discerne pas. Qu'importe. La vérité ne sort plus du puits. Il y a longtemps qu'elle sait cela.

Alors ses yeux s'attardent sur la grande treille à peine bourgeonnante – sur la lumière du ciel, puis sur les lanières du yucca – comme plastifiées – qui attendent la pluie. Elle goûte à la fraîcheur de l'air, au rose pâle du soir, aux pierres du seuil... Mais ses yeux reviennent au puits, ses pensées aussi – comme si quelque chose pouvait sortir de sa profondeur.

Elle ne l'avait jamais regardé ainsi – comme un contenant. Car le puits contient. Il contient autre chose que sa profondeur noire. Autre chose que le reflet. Autre chose que l'écho de sa voix.

Ce puits est plein de mots. Elle n'en doute plus. De ceux qui sont tus ou cachés. Des mots ensevelis sous les bons sentiments. Sous les serments non tenus. Sous les paroles trop vite dites. Le puits est plein de mots. Ils voudraient s'échapper. Alors les hommes l'ont muselé d'une grille en fer forgé.

Lucie a été belle. Est belle. On le lui a dit – ne l'a jamais cru. Jamais su. Elle offre son visage et ses mains.

Lucie a été heureuse. Elle ne le savait pas.

Le silence ne guérit pas – n'éloigne pas la tristesse. Il est. Elle est amputée de la parole vive. Pas muette. Mutique.

André perdu. Parole perdue. Seule l'écriture comme fil des mots et du temps.

Condamnée à vivre – vivante à perpétuité. Folle d'impuissance. À marcher sur un drap usé, la trame trop fine...

Maintenant, elle habite le vide et s'y trouve bien. Ses mains s'allongent chaque nuit. Son cœur ne chamade plus. Sa peau adoucit l'angle de ses pensées.

Lui, habite le temps...

Ils ont l'éternité pour se retrouver.

Le monde continue à tourner.

Une nouvelle nuit. Un nouveau jour.

Le monde tourne et Lucie reste là, immobile. Les bras le long du corps. La tête ailleurs – dans un monde où le mobile n'a pas cours. Ici, l'immobile respire – même quand les bruits se rapprochent et qu'elle croit y entendre un appel.

Elle entend ce qui ne parle pas. Lucie y lit les messages des jours ordinaires. Mais on a tellement trop dit sans vraiment dire qu'elle ne sait pas si ce qu'elle entend fait partie de ce monde ou de l'autre. Lucie entend les mots comme un ressac – ils viennent lécher ses pieds, son ventre, son regard. Ils murmurent des phrases jamais entendues ou hurlent – couchés au bord de l'inconnu. Elle entend jusqu'au fond même si elle ne comprend pas.

Lucie écoute et ne sait pas – dans cette plainte ourlée de silence – si elle entend ses mots ou ses pas qui viennent.

La lumière écrit. Elle l'entend. Elle sait qu'elle l'entend. Certaines fois elle ne pense pas qu'elle l'entend quand elle est en train de l'entendre. Aujourd'hui elle l'entend. C'est tout.

Elle soupire – s’allonge. Soupire encore. Les mots ne viennent pas pour elle. Enfermés. D’ailleurs à quoi bon ? les mots dans leur gangue. Au chaud – entre eux. Pourquoi se risquer à l’air froid ? Lucie, les comprend, les mots.